

Vendredi 9 et 23 janvier 2026 / Koffi Kwahulé

Auteur dramatique, comédien, metteur en scène, nouvelliste et romancier. Présentation de l'auteur dramatique Koffi Kwahulé qui a reçu de nombreux prix internationaux pour la Pièce Brasserie.



Né le 17 mai 1956 à Abengourou en Côte d'Ivoire, Koffi Kwahulé, est un comédien, metteur en scène, dramaturge et romancier ivoirien. Lauréat 2006 du prix Ahmadou-Kourouma pour son roman *Baby face* (éditions Gallimard), et du Grand prix littéraire ivoirien 2006.

Son écriture est très influencée par le jazz et cela se ressent par une musicalité du texte, mais aussi par l'adoption d'une implication politique et historique similaire. Pour *L'Odeur des arbres* (éditions Théâtrales), il a reçu en 2017 le grand prix de littérature dramatique ainsi que le prix Bernard-Marie-Koltès en 2018. Pour l'ensemble de son œuvre, il a reçu en 2015 le prix Mokanda et le prix d'excellence de Côte d'Ivoire et en 2013 le prix Édouard-Glissant.

Koffi Kwahulé suit d'abord une formation à l'Institut national des arts d'Abidjan. En 1979, il arrive en France et entre à l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre de Paris. Il poursuit ensuite ses études à l'université Sorbonne-Nouvelle, et en sort diplômé d'un doctorat d'arts du spectacle. Depuis *Cette vieille magie noire* (1993), sa première pièce, aux textes plus récents comme *Baby face* (2006) ou *La Mélancolie des barbares* (2009), Koffi Kwahulé montre une forte influence du jazz dans son écriture. Dépasant la simple thématique, ses pièces sont fortes d'une sonorité et d'une structure rappelant cette musique.

Depuis 1977, il a écrit près d'une trentaine de pièces de théâtre. Certaines sont publiées aux Éditions Lansman et surtout aux Éditions Théâtrales. Dès ses premiers textes apparaît une écriture forte, qui dynamite l'usage habituel de la langue : écriture charnelle, conçue dans la violence immédiate que peut avoir l'oralité dans sa dynamique de parole abrupte, écriture musicale, obsédante, brûlante et saccadée comme un rythme enfiévré de jazz.

Il reste aujourd'hui, l'un des auteurs dramatiques africains les plus joués au niveau international. Traduites en plusieurs langues, ses pièces sont créées en Europe, en Afrique, aux États-Unis, au Canada, en Amérique latine, au Japon et en Australie. Il est également nouvelliste et romancier (*Baby face*, Editions Gallimard, 2006, grand prix Ahmadou Kourouma, *Monsieur Ki*, Gallimard et *Nouvel an chinois*, éditions Zulma, 2015)¹.

Du théâtre de Koffi Kwahulé se dégagent plusieurs thématiques récurrentes. Certaines de ses pièces sont installées dans une situation de guerre ou d'une autre forme d'oppression de laquelle naît la violence (*El Mona*, écrite en 2001 au Liban en est un exemple frappant). L'humain, son désir et ses peurs sont remis au centre de ce contexte. Il faut, cependant, rappeler que l'œuvre de cet auteur ne se résume pas exclusivement à des pièces qui s'inscrivent dans un tel contexte, et traitent de violence de cette manière. Koffi Kwahulé a aussi écrit des pièces plus courtes et plus légères, qui se rapprochent de la farce : *Les Créanciers* (2000) en est un bon exemple. La notion de claustration est très importante dans son théâtre. Les espaces sont généralement clos et souvent impersonnels : tout se joue dans une prison, dans *Misterioso-119* (2005), ou un ascenseur, dans *Blue-s-cat* (2005), ou encore une impasse au bord d'un précipice, dans *El Mona* (2001).

Proposition d'écriture

Ecrire un acrostiche en partant du mot *Brasserie* en tant que lieu ouvert, de brassage, de rencontres et d'échanges.

Présentation de la pièce *Brasserie*

Quelque part en Afrique, une guerre fratricide a détruit tout le pays. Les vainqueurs, deux clowns sanguinaires, ont réussi à prendre la brasserie qui a miraculeusement résisté au massacre. Cette source de revenus du nouveau pouvoir, plus avide de profit que de démocratie, dépend d'une Européenne avec laquelle il faut composer. Des tueries des libérateurs de pacotille aux rouages du néocolonialisme, en passant par le détournement de l'argent public et les fausses promesses politiques, la pièce nous entraîne avec beaucoup de dérision et d'ironie dans les horreurs de la guerre et les dérives de ses lendemains. Ce mélange des langues, des cultures, des genres dans cette *Brasserie* révèle la musicalité de l'écriture et la liberté de ton de Koffi Kwahulé.

Trois propositions d'écriture

- 1/ Revenir à l'acrostiche que vous avez écrit, et à partir des idées ou des mots les plus forts, écrire un poème ou un texte court.
- 2/ Choisissez votre lieu « *Brasserie* », votre cuisine, la cage d'escalier d'un immeuble, un bout de trottoir du voisinage, un jardin public, etc... Faites-le vivre...
- 3/ Rappelez-vous un événement réel dont vous avez été témoin ou participant, de rencontres curieuses, ou inventez une histoire où deux clowns prennent possession d'un lieu. Faites vivre cette scène (décor, personnages, intrigues, répliques...)

Texte numéro 1

Merci aux cinémas, théâtres, musées, galeries d'art, clubs de jazz, opéras, salles de concert, conservatoires, médiathèques, librairies, magasins de disques. Nous y allons le baume au coeur. Véritables lieux de rencontre entre connaisseurs, dilettantes, curieux ou passionnés. Autant de passerelles entre tous les pays et les différentes civilisations.

Texte numéro 2

Bienvenue à toi l'étranger qui est seul et désœuvré. Pose tes affaires, ton barda semble peser des tonnes. La détresse est grande sur ton visage, il est vrai que les conflits ne rendent pas les hommes heureux. Maintenant te voilà meurtri dans ta chair et dans ton âme. Laisse-toi guider, prends une chaise et viens près de moi.

Tu vas boire et manger aussi. Tu en as grand besoin. Nous allons te requinquer mais en douceur. Ce serait néfaste de te gaver maintenant, toi qui as tout oublié des saveurs des mets de ton enfance. Tu peux t'appuyer sur moi, je te réchaufferais.

Laisse-toi bercer par le son du saxophone, par sa plainte. Les musiciens de ce lieu ont le blues dans les tripes. Ce sont leurs souffrances que l'on entend jusqu'au bout de l'avenue. Comme toi, ils ont vécu l'exil, ont été réduits en esclavage au bout du monde.

Familles détruites, enfants séparés ou réunis dans la débrouille. Les survivants des passagers clandestins ont trouvé refuge ici. Pas de question mais du réconfort à profusion.

Ici, tu es chez toi fils. Tout est noir : des habitants à la musique mais c'est un lieu solidaire, d'échanges. Prends une chambre à l'étage, du linge propre et comme il nous manque un chanteur et un guitariste maîtrise bien l'un des deux et rejoins-nous au bar pour les répétitions. Tu donneras tes premiers cachets à la patronne en dédommagement.

Boire un petit coup, c'est agréable !
Rire avec les amis aussi.
Allons enfants de la fratrie !
Saoulons-nous de mots, de rires,
Simplement, accueillons les visiteurs
Ensemble, lançons les discussions,
Rions, rageons, critiquons,
Il faut de tout pour faire un monde,
Et que l'amitié le ressoude.

Choisissez votre lieu « brasserie », un jardin public, un bout de trottoir ...

Les jeudis-journaux chez ma grand-mère

Le jeudi était repos scolaire en ce temps-là, en lieu et place du mercredi maintenant.
La COOP, épicerie et café du village, était juste en face de la maison de mes grands-parents. Seul magasin du village, c'est ici que tout le monde venait chercher son journal ou son magazine, mais il était fermé le jeudi.
Donc, ma grand-mère faisait office de buraliste tous les jeudis.
Ce jour-là, j'étais chez ma grand-mère, je n'aurais raté ce rendez-vous pour rien au monde.
Les femmes se donnaient rendez-vous et arrivaient quasi à la même heure, et s'il faisait beau, s'atablaient dans le petit jardin devant la maison, et je leur servais café et limonade.
Je posais religieusement leur journal ou leur magazine sur la table et prenais leur monnaie. Elles commençaient alors à feuilleter leurs ouvrages et à en discuter les articles.
Les hommes venaient plus tard, quand mon grand-père était rentré du travail, et là on servait plutôt un ballon de rouge ou une crème de cassis maison. Et ça commentait les nouvelles à qui mieux mieux.
Pendant ce temps, je chipais un journal de Mickey ou un Pif le chien, que je dévorais avant de les remettre sur la pile.
Ce jour-là, je vivais ma meilleure vie.

Les discussions de l'escalier B

J'avais vingt ans et quelques, et dans mon immeuble, les gens se parlaient en ce temps-là.
Tant et si bien que, les après-midis de beau temps, on se retrouvait à trois ou quatre voisines, de tous âges, sur les marches de l'entrée de l'escalier B. Une apportait des petits gâteaux, une autre une thermos de café, la dernière un jus de fruits. Et nous nous racontions nos petits malheurs et nos grands bonheurs, en surveillant les enfants.
On discutait des soucis avec les petits, des galères financières, des problèmes avec nos maris. Les conseils passaient de l'une à l'autre. J'avoue, on rigolait bien sur le dos d'une autre voisine. Vous savez, celle qui se croit meilleure que vous, qui ne parle jamais aux autres mamans à la sortie de l'école, qui ne dit pas bonjour dans l'escalier, mais qui savait se faire entendre le soir, quand son mari l'honorait.
Que l'on a pu rire en l'imitant méchamment. Je ne sais pas si elle l'a su ?
Je suis toujours en contact épistolaire avec l'une de ces voisines, partie en province. On regrette ces moments, où on pouvait se réunir, se parler, même si c'était sur les marches d'un escalier, notre escale !

Brasserie / Huguetta Da Silva Varango

Samuel, ce soir-là, avait besoin de se changer les idées. Il se dirige nonchalamment vers la buvette dite " la Guinguette ". Il y a toujours beaucoup de monde : des gens de partout, du Nigeria, du Togo, du Burkina, du Bénin et de Côte d'Ivoire. L'ambiance lui plaît bien. La musique chaloupée est entraînante. Soudain, Samuel aperçoit Bernard son voisin et lui fait signe de venir le rejoindre. Il lui raconte alors non sans difficulté à cause du bruit, le dernier fait divers de leur quartier. Il lui dit :

-Tu sais qu'il y a eu encore des accrochages chez les Zamba ? Idriss a eu la main leste et l'a portée sur Suzanne. Quel désastre ! Il risque de se trouver devant monsieur le juge pour féminicide ! "

J'entends Bernard dire, la tête baissée, son verre à la main, comme s'il se parlait à lui-même :

-Je me demande pourquoi la violence... ? Et comment naît-elle en nous ?

Bonne question !

A peine avait-il fini de parler qu'un groupe de personnes, éméchées hélas, s'invectivent. On se croirait au sein de la Tour de Babel. Ça chauffe. Toutes les langues s'entendent.

-Eh ! Idriss ! Pourquoi la violence, te demandais-tu ? Eh bien voilà, l'alcool par exemple peut en être une des multiples causes !

- Rentrons, l'ami ! L'ambiance se détériore ! On sera mieux sur ce banc-là, dehors ! Regarde ! - -

Ce n'était pas un vrai banc. C'était un gros tronc d'arbre qui faisait office de siège.

Au dehors, l'air était bon, plus pur. C'était calme autour de nous. Une somnolence naissante nous invitait à rentrer chacun chez soi. Ce que nous fîmes.

La brasserie de mes rêves, Alix Duong

La brasserie de mes rêves serait située quelque part à Marne la Vallée, car ce sont de nouvelles villes, encore boisées. Le coin où j'ai vécu assez longtemps...

Ma brasserie, j'espère, serait novatrice entre bar sans alcool et bibliothèque qui ferait le tour des murs. A l'étage, ça serait cosy-cocooning, fauteuil et coussins par terre. Animaux bienvenue, unique prix d'entrée abordable ou gratuit avec boissons payantes... Une autre salle toujours à l'étage pour s'exprimer en arts visuels... Et une autre salle pour les jeux de société ou de plateaux. Au sous-sol, j'aimerais un coin karaoké dans une salle fermée. Le reste, une piste de danse, un plateau pour des concerts... Ambiance inter générationnelle, avec réservation si beaucoup de monde.

Donc une brasserie à trois niveaux, accueil bar et détente, en haut salles d'expression, salle de jeux et en bas c'est la teuf... Le nom de la brasserie serait Art'when pour faire honneur au prénom de notre enfant.

A Berlin, la Magie de cette brasserie, texte de Yaël Getler

Berlin, au 155 Hauptstrasse. Une petite Brasserie juste en-dessous de chez Lui, où il passait vers deux heures de la nuit, avant de rejoindre son lit.

Une toute petite Brasserie, restée dans son jus, un vieux jus qui rajeunit.

Une authentique brasserie où l'on se réjouit, sans à-priori

Une brasserie qui prend l'air d'un petit nid

Où l'on s'embrasse et où l'on rit,

Berlin, un moment improbable dans un endroit incroyable

Et c'était formidable, c'était admirable, Et nous trois et nous trois,

Qui étions là !

Une petite brasserie intime, où s'y rencontrent aujourd'hui,

Sept ou huit habitués, épris de Lui et de la vie.

Une chanteuse d'opéra retraitée, un plongeur sous-marin attentionné, un sculpteur très, très, doué, un ancien DJ des vieux quartiers, règnent en ce lieu inopiné.

Et nous trois, et nous trois, qui sommes là !

Tant d'émotions positives, le passé de cet endroit si chargé de nuits festives, une bonne vieille brasserie à l'ancienne où l'on peut encore fumer en paix.

Mon voisin de droite ne cesse de nous fournir en clopes tandis que le patron remet tournée sur tournée dans les chopes.

Un endroit hors du temps. Qui tire son Aura de tout ce qu'il a pu voir entendre et sentir entre ses murs.

Nous avons vécu un moment improbable en un endroit improbable. L'allemand se mêlait à l'anglais et au français en passant par le néerlandais et nous nous comprenions tous.

Nous en gardons une chaleur intérieure positive pour nos petits cœurs.

Le Mur était là, depuis quinze ans déjà, mais Il voyait toujours "de l'autre côté". Un visionnaire aux personnages éphémères. Né à Londres, berceau de la musique, Il s'y sentait à l'étroit dans sa ferveur artistique, voulait encore grandir et s'accomplir dans la ville coupée en deux. Dans ce Berlin fracturé, c'est là qu'il était le mieux...

Son nom était Bowie,

David,

Son nom était Bowie, et c'était un génie.

C'est de Lui dont je parle lorsque je dis "Il", lorsque je dis "Lui".

L'accueil de la patronne se fait toujours sur un ton très aimable, plutôt lancinant : Entrez-vous êtes chez vous ...

Il est difficile de savoir, si c'est une plainte, une proposition ou un slogan récupérateur.

Bien sûr, ce leitmotiv à la sauce chrétienne, énerve particulièrement les habitués car Madame Mousse comme la surnomme ses anciennes connaissances, d'avant...

Mais chut ! c'est un secret...

Madame Mousse, bien que tranquille et rêveuse à l'ordinaire pourrait se fâcher, se mettre en colère. Alors Madame déborde, éclabousse, change de ton et se vautre. Aux dires des fidèles buveurs, elle est coriace.

Alors, la soirée tourne autour de sa personne, elle se plaint, se plaint... de la vie, de sa fille, et puis de tout le reste...

-Ce n'est pas tout, surenchérit un connaisseur, elle interpelle et questionne, les clients, d'abord ceux au bar, puis attablés...

Personne n'ose dire de bêtises, sur soi ou sur les infos. Madame Desroches décoche, tient son auditoire. Ne tolère pas les dérapés sexistes ou mal intentionnés, encore moins les couardises.

Elle ne se nourrit pas de petitesesses ; répète-elle à tout vent et ça décoiffe comme une rafale de grande marée sur le port. Certains réguliers avinés ou non, tremblent, tandis que les autres s'amusent en cape. Parfois et de plus en plus souvent depuis quelques temps, en cours de soirée, pour oublier ou pour être à niveau, la patronne se met à boire et alors là, c'est terrible.

Le masque tombe, la gentillesse dégringole et chacun peut en prendre pour son grade. Le vécu ancien de Madame réapparaît dans ses propos comme un feu d'artifices, ça explose de partout.

Elle mène son monde, Madame Mousse, pas comme une reine, mais comme une maîtresse en femme servie par la vie.

Mais revenons au Rade. Madame Desroches, ou Madame Mousse pour les initiés, a ouvert ce café proche de la plage eu égard à son ancien mari matelot, du moins en couverture.

Ce Monsieur Desroches ou le gars Gaspard pour les copains s'est fait la malle avec le frusquin, ou avec tout le barda comme aime à dire les copains et les laisser pour compte de ce temps-là.

Maintenant faute de butin, c'est le bazar au Café de la Plage. La pauvre femme délaissée y a déposé, tout ce qui traînait dans ses quelques vies et autres résidus de tempête ramenés sur le sable. Un capharnaüm des plus baroques décore la boutique et la caisse n'est pas toujours fournie.

Pourtant, on s'y sent bien dans ce fourmillement d'objets hétéroclites. Ça réchauffe le cœur de ceux échoués là, tous les soirs de la semaine, et au petit-matin pour les petits noirs déjà alcoolisés.

Le lieu tamisé par la propriétaire plutôt radine accentue les rides et les grimaces des bouches édentées ou de certains jeunes trop grimés par l'errance qui ont peine à trouver leur place. Mais les gueules, les gueules, elles sont dignes d'un film d'avant-guerre.

Ces gueules signées authentiques, patrimoine du vent et du soleil étonnaient, brusquaient les conversations. Avoir trop à dire, quelles que soient les formes, ça dérange toujours, par un je ne sais quoi de provocation trop exhibée en révélation.

Trop, c'est trop, et le touriste même en quête d'émotions perdues se détournait et prenait le chemin de l'autre brasserie, plus moderne, plus cossue, aux refrains sécuritaires à la mode.

Le Café de la Plage déclinait, ça se voyait et s'entendait. Les clients vieillissaient et comme une fin d'histoire venue avant l'extrême onction, s'éteignaient avec lui toutes les mémoires et les histoires partagées.

L'allure de banquise en dérive de la tenancière renvoyait, comme une vérité venue d'ailleurs, l'image efficace de ce naufrage.

Mais un jour, par une journée de pluie, particulièrement dense et pénétrante, surgit par la vieille porte burinée, érodée par un temps incertain, une silhouette aux contours bien dessinés malgré le contre-jour offert par l'homme.

Un béret de marin sur la tête, des yeux bleus scintillants, la malice et l'argent vite acquis, l'homme au corps lourd ornait de son ombre vaillante le sol détrempé de la salle.

L'insistance à laisser la porte ouverte malgré le froid, fit lever les têtes engourdies, assemblées ce dimanche d'une fin février à l'heure de l'apéro.

Les regards d'abord fugitifs commencèrent à se prolonger, réveillés par un écho d'intérêt chez ces vieux aguerris.

Après une veille prolongée, la patronne toujours endormie le dimanche matin, cria de sa voix rocailleuse :

- « Vous allez la fermer ! »

- Non, je suis venu pour l'ouvrir. Et personne ne me fera taire...

Alertée par le son et le ton de la voix, la femme avachie reprit rapidement ses esprits comme si une alerte avait sonné et la prévenait d'un dérangement, voire d'un danger.

L'Albert, plutôt discret d'habitude et muet par conviction lança telle une injonction :

- Pour qui tu te prends mon gars. Qu'est-ce que tu as à balancer, toi !

- L'Albert et toi Georges, et puis vous autres, je suis venu vous dire, que vous me manquiez et que je vous aime...

Un silence se fit et il referma la porte.

Dans l'atelier 512 désaffecté, là où l'on avait fabriqué des ascenseurs, Serge Roux venait le matin, il inspectait tout, évaluait, comptait, notait, l'état des stocks et des machines, et il adorait que les anciens mécanos viennent le regarder faire.

Il était le clown matinal, celui qui montait l'ambiance, ponctuait de ses grandes mains ses phrases définitives, il criait, pleurait, puis se taisait entre deux éclats de rire.

Depuis plusieurs semaines, il s'en allait vers midi en rappelant :

-Et puis revenez, cet après-midi, si vous voulez ! Marcel Combaluzier vous attendra pour défaire de conserve tout ce que je viens de construire dans mon récit...

Vers quatorze heures, un grand type genre Auguste au visage blanchi et aux pompes considérables s'emparait littéralement du grand atelier de mécanique où d'autres anciens ouvriers arrivaient, seuls ou flanqués de leur moitié respective.

Le grand clown nonchalant déplaçait tout, jetait les pièces au sol, mélangeait les stocks, brouillait les pistes et les repères ! Alors l'atelier devenait un foutoir sans nom.

Un gars prit la parole :

-Heureusement que Roux, il va tout ranger, demain matin ! Vous verrez, il va remonter la sauce, avant que Combaluzier la redescende, l'après-midi venue...

Dans l'assistance les vieux prolos se passionnaient et chacun choisissait son clown préféré, celui du matin pour certains, celui de l'après-midi pour d'autres.

Le jeu durait depuis plusieurs semaines maintenant et tout ça a brassé les cœurs endurcis du prolétariat évaporé, ouvriers métallos, apprentis et contremaîtres, la Brasserie de l'oubli devenait un endroit chic où chacun venait avec sa bière ou son café.

Ça montait, ça descendait, les clowns contraires réanimaient l'atelier 512 avec bonheur et maintenant tous les chômeurs et les retraités du canton se pressaient au portillon ! Ça brassait de plus belle, au 512 !

Le terrain boueux qui jouxtait le bâtiment industriel devenait un parking, et certains jours une baraque à frites roulante y vendait ses cornets brûlants et ses bières tièdes ! On hésitait entre l'Est et le pays Chti, Verdun ou Maubeuge, tellement ça se ressemblait. Ruine industrielle, friche démontée, ouvriers déjantés, chacun retrouvait le sourire en poussant la porte du 512.

La matinée s'achevait et Roux peaufinait son inspection des choses parfaites, les pièces métalliques rutilantes trônaient sur les établis bien rangés, les outils retrouvaient leur lit de mousse dans les boîtes idoines, les vis et les écrous semblaient poursuivre un reste de poussière.

C'était la grande brasse du rangement optimum et ceux qui regardaient le clown méticuleux lui ressemblaient. Tenues propres, cheveux bien coupés, chaussures cirées, les joues rasés de près.

-Au 512 en matinée, c'est propreté et travail bien fait, fredonnait un ancien contremaître, pile ou face, de l'autre côté ce serait la démontée de la déglingue, la perte de repères, l'Alzheimer du rangement, la cramouille de l'ordonné !

Ce jour-là plusieurs baraques à frites avaient fait la route du 512 et l'huile à patates se reniflait de loin, si loin...

- Ti Loute, ti vint à la frite...

- Oui, Biloute, je m'invite, yo suis pressé de bouffer, mi...

Le 512 se vidait vite et les saucisses-frites remplissaient les panses de tous ces ouvriers faméliques. Une belle averse avait dispersé la petite foule de badauds qui trottaient encore devant les bâtisses abîmées.

Sarcasmes, saluts vite faits, bruits de moteur, le grand ballet des gars du matin achevait la tranche horaire avec une solennité faite de bruits et de phrases sans queue ni tête qui claquaient au vent.

Quelques parapluies flottillaient sous la brise venue du Nord et déjà Combaluzier quittait son vieux Van qui lui servait de piaule, de coulisse et de loge, tout à la fois.

L'heure allait être celle du clown triste qui, avec cérémonie, s'empresserait de démonter le décor que Roux venait d'édifier. Tirant sur son costume blanc, goinfré d'amidon, Combaluzier arrangeait son allure. Il se repassait du blanc de céruse sur son visage blafard, et s'essayait quelques notes dans un pipeau qui aurait survécu à la bérézina, foi de Grognard !

Son public entrait, s'installait. Qui debout, qui assis, qui vautre de bien près pour ne pas en perdre une miette.

-Ça va brasser, je vous le dis, Biloutes, je vous le promets, je vais tout casser, foi de Combaluzier ! L'ordre est monté, le désordre s'en vint à passer. C'est l'ascenseur du malheur, la tempête du grand chambardement ! Aujourd'hui, c'est vendredi, et toutes les morues sont grises, même les dauphins ont mauvaises mines...

Des sourires édentés rayaient la pâle lumière de l'atelier 512. Des gars souriaient, d'autres attendaient la suite, le grand débordement de la métallurgie dépassée !

Dans le fond du 512, Bébert se souvenait du vieux, le vieux Maurice, raide dès l'aube, jauni au calva qui pique les yeux et dérouille l'abdomen.

Au comptoir du bar-épicerie d'alors, Albert servait les cafés et les Marcs de Bourgogne, Solange lavait les tasses libérées à la lessive Saint-Marc, et tous se taisaient quand Jules entrait.

-Roule, Combaluzier, ma poule, mon clown triste, cria Bébert. Le zingueur de métaux démonte le clown au rythme des bravos ! Applaudissaient, scandaient, vous autres ! Gaffe bon Dieu, l'Auguste attaque déjà le premier établi...

Le 512 devenait l'enjeu, le passage obligé de la casse annoncée.

-Allez, allez, l'Auguste, les outils... Vas-y, jette les outils !

Dehors, Une équipe de France 3 des Hauts de France se préparait, inquiète de savoir comment leur reportage allait pouvoir se dérouler sans dommage, une fois la grande porte métallique franchie, plein feu dans la classe ouvrière...

B comme Barnabé a baptisé son café au bar de l'amitié
R comme remis à peine de mauvais traitements sentimentaux
A comme accoudé au zinc, il assure à qui veut l'entendre qu'il a une nouvelle chérie
S comme Suzon qui sert à boire, aux amis, aux gens de passage, n'est pas dupe
S comme son blues est profond et point de dulcinée en vue
E comme étaler ses problèmes au grand jour n'est pas bon pour le commerce
R comme rappelle souvent Suzon au patron
I comme ignorante que tu es ! Ici tout le monde me connaît
E comme entrer dans ma vie privée c'est entrer au bar de l'amitié et s'y sentir chez soi. Souviens t'en ma fille !

Un vendredi sur deux, je rejoins mes compagnons de l'atelier d'écriture. Véritable refuge, lieu d'échanges, bar des rencontres sans alcool. Nous y dégustons les sucreries d'Arlette et les boissons bienfaitrices de Fatou. Une salle, prêtée par un organisme municipal, nous tend les bras aussi nous prenons place.

Terrain chaleureux où nous aimons produire et s'enquérir des uns et des autres. Nous songeons à nos prochains textes. Epreuve pas forcément évidente mais le travail ne nous fait pas peur. Patricia et Alain s'en donnent à cœur joie et nous embarquent sur des pentes savonneuses. Des fous rires éclatent, de bons mots fusent, mais avant tout nous nous réunissons pour rédiger. Remuer le passé et explorer le futur. Attention, pas un mot sur nos dernières vacances au bord de la mer. Elevons le débat ! Et nous en redemandons ! La preuve est que tous les quinze jours les mêmes se retrouvent et forment cette communauté.

La lecture à voix haute, des différents récits, nous est importante. Pas de jugement entre nous que l'émotion jaillissant des diverses personnalités.

Autre élément notable la liberté de composer ou non. Nous n'avons pas forcément l'inspiration en claquant des doigts ni entre la poire et le fromage. Aussi le temps devient notre allié en ces temps difficiles où rien ne vient égayer la page blanche.

Les photographies proposées par Patricia aident à s'échapper du quotidien. En revanche, quand il faut inventer une histoire à partir de l'image en question, rien ne va plus. Nous nous concertons du regard, envions celles et ceux qui noircissent déjà leurs cahiers.

Une sorte d'affolement nous parcourt. Pas de prix à gagner mais le désir de faire au mieux. Ces retrouvailles salvatrices explorent nos sentiments, partent à la conquête de nos vies intérieures. Merci à cet atelier, à celles et ceux qui l'ont créé et à mes complices des vendredis après-midi.

L'Octopus / Odette Gonot

A Cunlhat, jour de marché, c'est porte ouverte au bar associatif. Dans ce village du Puy de Dôme le reste de la semaine pas de lieu de rencontre, en tout cas, pas de café.

Alors on se rencontre dans les différents commerces du bourg, on s'attarde sur la place pour se saluer, discuter, et on échange à la sortie de l'école pour les parents. Donc le mercredi, c'est grand rassemblement pour l'ouverture hebdomadaire où il n'y a que la bière qui se doit d'être locale. Bien souvent, ils sont aussi nombreux dedans que dehors.

Les enfants jouent sur la place de l'église sous l'œil des adultes. On assiste au brassage des couleurs, des sonorités des langues, des générations. Tout nouveau ou nouvelle est accueilli à bras ouvert, très cordialement. Tout le monde se connaît, se reconnaît.

Fin de matinée, les odeurs se répandent et mettent en appétit. En effet, chaque semaine des bénévoles proposent un plat unique pour le déjeuner. Le plus souvent le repas est préparé par des personnes migrantes accueillies et hébergées au village par le CADA. Quoi de mieux que de leur permettre de participer et d'échanger avec les habitants.

Midi, le moment d'installer les tables à l'intérieur comme à l'extérieur. Chacun va chercher son plat, paie en mettant dans la cagnotte, le prix étant libre. L'argent revient aux personnes qui ont préparé.

On s'attable, on discute, le moment est toujours joyeux. Chacun gère, lave la vaisselle, range tables et chaises quand tout est fini. Les derniers à partir passent même le balai. Chacun est heureux de ce moment unique d'échange et pense déjà à la semaine prochaine.

Ce bar s'appelle l'Octopus. Nom donné en référence à la pieuvre qui avec ses grands bras peut attraper, enserrer, enlacer, rapprocher les humains d'où qu'ils viennent, quel qu'ils soient.

« Chez Majorel », délabré, il ne fait plus recette !
Le bar, tabac était si animé, surtout le weekend.

Papa, assis à côté du poêle à mazout, feuilletait le journal, jusqu'aux pages qui m'intéressait, les courses de chevaux. Je grimpais sur ses genoux, je ne savais pas encore lire mais je faisais semblant. Je me rappelais deux ou trois noms de chevaux qui me faisaient rire et j'en inventais d'autres. Après réflexion, il sortait son petit carnet, notait les numéros qu'il croyait gagnants.

Je m'apprêtais, puis maintenant dans la main, nous sortions de la maison. Nous habitions au 6 rue des Graviers, à Brou-sur-Chantereine.

Je sautillais, heureuse, nous arrivions rue Jean-Jaurès, la rue principale où il y avait tous les commerces. Monsieur Guerreau, le grainetier, prenait l'air sur le pas de la porte. Il nous saluait, un p'tit mot gentil à mon égard, je caressais le p'tit chien et nous poursuivions notre chemin. Le " marchand de couleurs", une vraie mine d'or, des clous au plâtre que papa m'achetait pour faire des empreintes avec les pattes de poules, mortes bien sûr !

Papa me donnait quelques pièces, me laissait entrer seule chez "Marguerite" la gentille fleuriste. Je lui demandais une rose rouge. J'étais admirative lorsqu'elle créait des bouquets sublimes. Elle ajoutait toujours de l'asparagus pour sublimer ma fleur. Je serrais fort la main de mon père en souriant.

Notre complicité, illuminée de petits bonheurs embellissait ma vie.

Une, deux, trois marches, nous entrons, j'entendais des voix familières qui provenaient du bar. Je reconnaissais deux copains de boulot perchés sur de grands tabourets rouges cramoisis.

Nous nous dirigeons vers l'arrière-salle réservée pour les paris. Nous attendions notre tour pour faire poinçonner les tickets.

Nous retrouvons d'autres copains, la plupart des cheminots, assis à une table. Nous nous asseyions au milieu des rires, ponctués de blagues. Je sirotais une menthe à l'eau en faisant des bulles.

Dimanche prochain, je choisirai une grenadine, en rentrant, ma grand-mère me dirait que j'ai de belles moustaches !

- Hum, j'aimais, hum, j'aime toujours sentir l'odeur du Ricard.

Il était temps de partir, dernière étape, la boulangerie, juste à côté.

Nous surnommions la boulangère " mitraille" car elle parlait très vite avec un accent marseillais qui me faisait rire.

- Choisis un Bonbon ma Lola.

- Merci, Madame.

- Tu as bien dansé, montre-moi ?

Je m'exécutais, heureuse...

Au 15 de la rue Laguerre, il y avait comme un grand chapiteau. Aucune inscription n'apparaissait, ni devant, ni à l'arrière, ni même sur les flancs. Cependant, du bruit provenait de ce "chapiteau".

Des gens parfois y entraient et en sortaient. Par curiosité, je m'y hasarde un matin. Je rentre donc dans la "salle" et remarque seulement deux hommes, avoisinant la quarantaine.

Ils me saluent respectueusement et m'invitent à m'asseoir et sans préambule le plus jeune s'exprime et dit :

-Derrière vous, il est écrit : faisons marche-arrière dans le temps".

Lui, c'est Emile.

Comme s'il s'adressait à des spectateurs, il dit à voix bien haute :

- Mesdames et Messieurs, bonjour !

Il fait une grande révérence, enfourche son vélo rouge et se met à faire de l'acrobatie. Plusieurs figures je l'avoue étaient remarquables techniquement parlant. Il est très habile, Emile !

Quand il eut fini, le plus âgé, Barthélémy, applaudit, exhorte les pseudos-spectateurs à en faire autant. Il rit de toutes ses dents. Il enchaîne avec une élégante révérence, chapeau en main, qu'il pose savamment sur la tête. Il s'assied sur une chaise haute. Il a, à sa portée un certain nécessaire : cuvette, bouteille pleine d'eau.

Se tournant vers son prétendu public, il dit :

- Mesdames et Messieurs, bonjour. Mon record est de cent beignets en 3 minutes. Je vais devant vous tenter d'ingérer cent-vingt-cinq en 3 minutes, puis boire 1 litre d'eau. De votre place, vous pourrez compter les beignets."

A ce stade, je me permets d'interrompre Barthélémy dans son élan :

- Vous faites cela tous les jours ?

- Très souvent et nous progressons !

- Pourquoi ? Dans quel but ?

- Nous nous imaginons enfants... Chacun de nous deux s'efforce de réaliser quelque chose qu'il a vu faire et qu'il aurait voulu reproduire alors qu'il était enfant. Malheureusement, les parents s'y opposaient, dit Barthélémy. Mon père m'a laissé ce chapiteau comme héritage. Mon ami et moi, nous nous en donnons à cœur joie et voulons rattraper le temps perdu. Nous sommes heureux. Nous avons encore des défis à nous lancer. Et puis, un jour, nous nous produirons devant un vrai public et nous serons applaudis. (Il rit comme un enfant). Vous serez aussi dans la foule, Madame et vous applaudirez, n'est-ce pas, fort, très fort, n'est-ce pas ?"

Je prends congé des deux amis. Je les ai entendus. Mais je crains de n'avoir pas tout compris ! Il est vrai que chacun poursuit ses rêves comme il l'entend !

Bonjour le monde et Bonjour mon village dit le patriarche
Rassembler nos singularités pour confronter nos différences
Accueillir ce nouveau jour ensoleillé
Secouer le cocotier de nos cerveaux inertes
Saluer le savoir qui ruisselle de l'esprit des anciens
Ecouter ensemble les petits bruits de la terre
Rions ensemble de nos petits travers confinant au blocage
Illusions ? accueillons-les à bras ouverts
Enfin semble venu le temps d'inventer un vivre ensemble plus joyeux

Bonjour le monde et bonjour mon village, disait chaque petit matin le patriarche de cette famille disloquée par la guerre. Sans oublier de saluer ce pauvre petit singe enchaîné, rescapé des saccages infligés à la forêt tropicale par les patrouilles qui ne savaient plus quel était l'objet de leurs conflits.

Imaginons dans cette concession familiale élargie, des personnes ordinaires assignées par une situation chaotique à des rôles qu'ils n'avaient pas envisagés.
Aux entrées de la concession, des mercenaires en kalachnikov, l'air sévère et portant tenue militaire. Les enfants petits et grands auraient tant aimé s'approprier le savoir ruisselant des esprits des anciens, comme cela avait toujours été, mais la folie des idéologies mondiales en avait décidé autrement. Car les villageois, quelle que soit leur position sociale ou politique, étaient aux prises avec des conflits qui les dépassaient.

Accueillons ce nouveau jour ensoleillé disait l'énergie de la jeunesse !
Chantons contre l'oppression répondait en écho l'Assemblée des Mamans, tout le groupe essayant d'instiller une humeur joyeuse à la petite communauté.

Au moment des palabres, à l'heure où le soleil décline, la jeune génération se sentait des ailes pour secouer le cocotier des cerveaux frappés de sidération par la situation mondiale.
Rions ensemble disaient-ils, de nos petits travers, comme toujours nous l'avons fait, comme au temps des contes qui se transmettaient dans le village.
Il nous reste l'eau du puits, nos chants, nos danses, personne ne nous subtilisera nos âmes ni notre amour de la vie ! Entendez notre respect, très chers anciens, nous ne voulons plus de sang plus de souffrances.
Alors dans les années soixante, les plus brillants esprits ont quitté leur vie traditionnelle et sont partis à travers le monde, afin de s'instruire, rassembler leurs idées et reconquérir la dignité pour leurs peuples, mise à mal par un délire mondial ambiant vorace et sans scrupules.
Voici ce que deux adolescents du village, une fille et un garçon, proposent.

La jeunesse est porteuse de nos espoirs de transformer les illusions en chemin de vie. On peut déjà l'observer dans d'autres endroits sur notre terre :

-Bonjour le monde et bonjour le village.

Nous exigeons que toute guerre cesse, il n'y a pas de place pour les représailles. Dès aujourd'hui, nous allons nous installer dans une classe de l'école de notre « petit pays » et écrire un long manifeste aux instances qui dirigent le monde. Sur le fronton de l'école nous allons apposer un panneau indiquant :
« *Bienvenue dans la Brasserie des savoirs du peuple. Ici l'échange et le brassage d'idées est notre pain*

quotidien »

Il nous faut entourer le village de grandes tables où nous cuisinerons et mangerons tous ensemble. Nous allons récupérer du matériel de cuisine chez les uns et les autres, fabriquer un four en terre cuite. Sans repas conviviaux pas d'énergie.

Nous voulons rétablir un mode de vie intergénérationnel.

Chanter, danser, boire le vin de mil, célébrer la lune et le soleil, les petits bruits de la terre mère, ses offrandes, l'amour et la beauté, la différence, comme nous l'avons toujours fait. Repenser l'éducation de nos chers petits. Organiser des palabres pour mettre ensemble nos idées.

Accepter la transmission du savoir des Anciens et Anciennes. Ils et elles admettront nos illusions, c'est sûr et certain.

S'il le faut, secouer l'inertie des esprits, ils nous le pardonneront car l'échange promet d'être fructueux.

Nous rions ensemble de nos petits travers, nous avons tous nos singularités. Ne craignons pas les utopies, nos idées pour un monde plus vivable couvaient déjà dans nos têtes d'enfants.

Une culture nouvelle est en germe. Elle existait, elle nous a été volée, nous allons nous la réapproprier. C'est simplement la culture de l'humanité. Elle est revendiquée par de petits groupes de citoyens isolés et des « *brasseries d'idées créatives* » fleurissent dans beaucoup d'endroits sur la planète, regroupant toutes les générations.

Art de la récup'. Récupération et échange de savoirs, de matières, et d'idées, la créativité est en mouvement. Retrouvons nos manches et accueillons toutes les énergies, car nous sommes les héritiers-ères, et nous serons les pionniers-ères de sociétés ouvertes et libres. C'est le destin de l'humanité, ça l'a toujours été.

Et notre cri de ralliement ce sera ... Liberté !

Un matin à la Brasserie du village, en 1943

Bernard, comment ça va ce matin ?
Raconte-nous c'était comment ?
Ambiance déjantée, l'alcool à volonté
Sylvie a chanté, dansé, quelle star !
Suzette, elle avait de belles gambettes
Emilie jolie, elle servait au bar
Réussite, oubli, joie, amour, amitié
Impossible d'oublier la guerre
Evidement le réveil est difficile

La rue Abel Lancelot dite des Belges à Montataire dans le bassin industriel de Creil : 1962

Ce n'est pas la rue Mouffetard mais c'est tout comme.

La rue est une pièce du domicile ou l'on passe beaucoup de temps, c'est aussi un terrain de jeu où les enfants une fois les devoirs terminés se retrouvent pour jouer au football, aux gendarmes et aux voleurs, aux billes, aux osselets, à cache-cache. Joël, Alain, Jacky, Dominique, les frères Huguenot, Frank... Rejoints parfois par les gamins de la rue Bessemer (Jean Luc, Marc, Henri, Philippe et Eliane.) La maman d'Eliane, qui quelques années plus tard passant toujours devant la maison de mes grands-parents dira « Ah Joël, je me souviendrai toujours que tu m'avais fait rire, alors que tu avais cinq ans et que tu m'avais dit « Quand je serai grand je serai médecin et footballeur et je me marierai avec Eliane ! »

On se connaît tous dans la rue, on fait confiance aux voisins pour surveiller ses enfants. Les adultes, sur le rebord des fenêtres, certains sur leurs chaises sur le trottoir, discutent, refond le monde, jouent à la belote, aux dés, au jeu de l'oie.

Il y a la famille Sicilienne Gunta avec ses six enfants dont l'un a eu la lumineuse idée de créer un groupe de pop-music, a installé sa salle de répétition dans le garage de ses parents et en fait profiter tout le quartier.

Une fille du quartier qui a épousé un australien et qui revient après sept ans d'absence vivre chez sa mère avec ses deux gamins Franck et Nick, qui seront l'attraction de l'école et de la rue pendant un certain temps.

Deux familles algériennes travaillent chez Usinor l'usine métallurgiste. Beaucoup d'ouvriers répartis dans les nombreuses usines du bassin creillois qui est à cette époque à son apogée. Les cadres sont majoritairement logés dans la rue Bessemer à un kilomètre.

On s'interpelle, se hèle d'une fenêtre à l'autre, on crache, on tousse, on connaît presque toute la vie privée de tout un chacun.

Marie, très âgée, qui habite à l'étage en face de notre maison, est asthmatique et elle est très souvent à sa fenêtre de très bonne heure le matin pour respirer l'air frais et la première chose que je fais avant de déjeuner c'est d'ouvrir la fenêtre de la cuisine et lui parler.

Yvonne, la voisine est une commère et surveille de sa fenêtre à l'étage tous les va-et-vient de la rue. Un jour Serge le meilleur ami de jeunesse de mon père arrive pour rendre visite. Yvonne le hèle

- « René vient de partir il y a 5 minutes »

« Pas grave Madame, tant mieux, car c'est Claude que je viens voir » lui répondit-il avec un air narquois.

-Oh lala ben alors »

Marcel, l'autre voisin passe la majorité de son temps assis sur le trottoir à califourchon sur deux chaises car il est obèse. On prend l'apéritif, on goûte, on commente les actualités, avec les premiers transistors ou les radios avec volume maximum.

On se parle des exploits de la famille Duraton dont on ne raterait pour rien au monde le feuilleton à 19 heures 45.

La rue vit au rythme des horaires des usines et des congés. Le matin après les départs des travailleurs et des écoliers, il règne un silence pesant. La rue s'anime l'après-midi avec ces dames, après la vaisselle et le ménage, c'est rendez-vous tricot, couture et bavardage, rarement conversation philosophique, métaphysique ou scientifique.

« Quelle honte ! dès que son mari est parti à l'usine, il arrive et repart vers 16 heures 30. Et lui, quel cornichon, il a toujours à faire des compliments sur elle. »

Les hommes parlent de football, des exploits de l'équipe locale les Garennes du Standard et de l'équipe de Reims avec Kopa et consorts et de politique.

Il y a une majorité de communistes ou sympathisants concurrencés par deux gaullistes.

- « Quel homme ce Général De Gaulle, je voterai pour la nouvelle constitution et l'élection au suffrage universel pour le président de la république. »

« Tu plaisantes, c'est un dictateur, il est au service des capitalistes »

« Tais-toi, Karl Marx, tais-toi, Staline, et va donc t'installer à Cuba pour protéger les missiles russes ! »

2019

La route est remplie de voitures garées, des mégots et des papiers gras jonchent le sol, ainsi que des déjections canines. Il n'y a aucun enfant qui joue sur le trottoir et personne aux fenêtres. Ils et elles ont été remplacés en haut de la rue par des dealers à la tombée de la nuit. Le téléphone portable a remplacé les conversations sur le trottoir.

Un adolescent tatoué avec un tee short où il est inscrit « Angèle I love you » part au lycée en écoutant sur son téléphone « balance ton quoi » et un Monsieur tout de jaune vêtu avec une pancarte à la main se dirige vers un arrêt de bus.

Les passants se hâtent de rentrer chez eux et se saluent sans chaleur. La majorité des maisons ont été transformées. Beaucoup de chômeurs qui investissent le café bar du haut de la rue trainent leur ennui. Aux quatre coins de la rue des friches industrielles tristounettes. La rue est toujours cosmopolite mais ghettoïsée avec une majorité d'origine méditerranéenne et africaine. On peut toujours apercevoir la colline des marronniers avec son superbe château et son église médiévale et les vestiges des tombes mérovingiennes.

Un local qui appartenait à l'usine de confection a été transformé en une salle de prière musulmane. Un Kebab et un mini KFC ont remplacé les deux cafés-bars d'antan. Un barbier a aussi remplacé le coiffeur au croisement avec la rue principale de la ville Jean Jaurès ;

Des mauvaises langues (les quelques rescapés des années de la belle époque, âgés évidemment), très discrètement chuchotent :

- « L'usine à retraitement d'argent sale fonctionne à plein régime...

Le parti communiste tient toujours la mairie, un miracle qui ne tient que par une large utilisation d'actions sociales ciblées et de relais complaisant d'instances religieuses, l'opposition compréhensive gaulliste a été remplacée par une opposition plus musclée et extrême qui grandit à chaque élection.

Des jeunes sur le trottoir :

-Ca va gros ? » « Tu me prêtes de la Moulaga, frère » (argent ou résine de cannabis) - « Tu es relou toi, espèce de Guez » (espèce de médiocre, de nul)

C'est du WESH à longueur de journée

- « Attention au 32 c'est une Pookie et en plus elle est ZINDA »
« Fais pas CRARI on te connait) (fais pas semblant)
« Il est RAPTA lui et c'est un gros CHARO » (il est pompette et en plus c'est un gros coureur de jupons.
« Tu peux me vendre une barre de grosse MOULA « (marijuana)
« Le Mohamed il a la BOCA « (avoir une grande gueule).

Suspendue entre deux immeubles abandonnés,
placée au-dessus des galets tranquilles
qui ne meurent nulle part,
elle tient par miracle
et par envie de rencontres.
On y accède par un vieil ascenseur en cage
qui grince comme s'il racontait l'histoire
de ceux qui sont montés avant nous.
À l'intérieur, le sol est fait
de cartes du monde collées entre elles.
Chaque pas traverse un pays,
chaque table est une ancienne valise ouverte
et les chaises portent des noms
jamais prononcés.
Un homme entre,
couvert de poussière d'étoiles.
Un autre est déjà là,
il boit un café brûlant
dans une tasse fêlée par le temps.
Ils se regardent,
surpris d'être arrivés au même endroit
sans avoir cherché.
Et dans le silence suspendu de la brasserie volante,
leurs histoires se frôlent,
leurs solitudes se reconnaissent,
et le monde, pour un instant,
s'arrête de courir
pour apprendre à se rencontrer.

Bruyante où silencieuse, elle accueille les pas fatigués
Refuge fragile où l'on pose les armes, parfois juste le temps d'un café.
Au comptoir, des regards se croisent sans se connaître
Sans les bombes ou les sirènes, les mots cherchent encore à naître.
S'asseoir ensemble devient un acte de résistance.
Entre deux gorgées, on partage peurs, espoirs, silences.
Rencontres improbables de destins que tout oppose
Ici, l'humanité se faufile malgré la guerre qui s'impose.
Espace de passage où l'on se rappelle qu'on est vivant.

